margaret drabble

un bébé d'or pur

MARGARET DRABBLE

UN BÉBÉ D'OR PUR

« Je m'intéresse beaucoup à l'idée de l'innocence, l'idée qu'une personne soit incapable de faire le mal, car pour la plupart nous sommes assaillis de pensées malveillantes. Anna, le "bébé d'or pur" du roman, est innocente, détachée de tout héritage. Instinctivement, elle cherche à faire le bien, à contenter les autres. » (Margaret Drabble)

« *Un bébé d'or pur* est le cadeau inattendu d'un grand auteur. Comment traiter un enfant qui évolue parmi nous d'une manière différente des autres ? La réponse surgit sous la plume de Margaret Drabble avec une profondeur et une empathie que peu d'écrivains maîtrisent. » (Alice Sebold)

« L'un des écrivains les plus provocateurs intellectuellement et qui donnent le plus à réfléchir. » (*Financial Times*)

UN BÉBÉ D'OR PUR

Margaret Drabble est née le 5 juin 1939 à Sheffield. Elle est la deuxième fille de l'avocat et écrivain John F. Drabble et d'une institutrice.

Après des études de littérature à Cambridge, elle a rejoint la Royal Shakespeare Company en 1960. Elle a été un temps l'assistante de Vanessa Redgrave avant de se consacrer à une carrière universitaire et à l'écriture.

Son premier roman, *A Summer Birdcage*, a paru en 1963. Elle a remporté le John Llewellyn Rhys Memorial Prize pour *The Millstone* (1965), son troisième livre, et le James Tait Black Memorial Prize pour *Jerusalem the Golden* en 1967. Si elle est essentiellement connue pour ses romans, Margaret Drabble a également écrit plusieurs scénarios, des pièces de théâtre, des nouvelles ainsi que des essais littéraires, les biographies d'Arnold Bennett et d'Angus Wilson et des études sur William Wordsworth et Thomas Hardy. Margaret Drabble a également supervisé deux éditions de l'*Oxford Companion to English Literature*. *Un bébé d'or pur* est son dix-huitième roman.

MARGARET DRABBLE

UN BÉBÉ D'OR PUR

Traduit de l'anglais
par Christine LAFERRIÈRE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Pure Gold Baby

© Margaret Drabble, 2013
Published by arrangement with Canongate Books Ltd,
14, High Street, Edinburgh EH 1 1TE
© Christian Bourgois éditeur, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02592-7

Pour Hilary et Ben

Ce qu'elle éprouvait pour ces enfants, comme elle devait s'en rendre compte des années plus tard, c'était une tendresse proleptique. En voyant leurs petits corps dénudés, leurs fiers nombrils bruns, les mouches rassemblées autour de leurs nez qui coulaient, leurs grands yeux, leurs orteils étrangement fusionnés qui dessinaient une fourche, elle éprouvait un sentiment d'affinité, tout simplement. Là où d'autres auraient pu ressentir de la pitié, de la peine ou du dégoût, elle ressentait une sorte de joie, une joie inexplicable. Était-ce une prémonition, une inoculation contre le chagrin et l'amour à venir ?

Comment aurait-ce pu l'être ? Quelle logique chronologique aurait pu donner un sens à un tel enchaînement ? Et pourtant, elle devait finir par se demander s'il n'en avait pas été ainsi. Quelque chose chez ces petits l'avait interpellée et avait éveillé en elle un esprit de tendresse disposé à réagir. Il était demeuré latent pendant plusieurs saisons, cet esprit ; et, une fois invoqué, il était venu à son aide. L'esprit maternel était resté en sommeil sur les eaux calmes et lointaines de ce grand lac resplendissant, sur tous ses marécages fréquentés par les oiseaux, sur ses îles spongieuses, ses anses bordées

de roseaux, puis il était entré en elle quand elle était jeune et avait pris possession de sa personne. Était-ce là le commencement, l'instant réel de la conception ? Était-ce là le lieu de rencontre précoce et lointain qui avait engendré le bébé d'or pur[1] ? Là-bas, avec les petits enfants tout nus, parmi les herbes et les eaux ?

Comme elle n'avait jamais entendu parler de la maladie rare qui touchait certains membres de cette tribu pauvre, pacifique et peu intéressante, elle fut prise au dépourvu en la découvrant, même si son collègue Guy Brighouse, qui parrainait l'expédition, prétendait qu'elle avait été attestée par de nombreuses sources et que lui-même en avait vu des photos. (Mais Guy était un homme dur qui n'aurait jamais avoué un sentiment aussi vulnérable que la surprise.) À l'époque, on parlait généralement de mains ou de pieds « en pince de homard », expression qui finit par être considérée comme incorrecte. (De nos jours, on parle plus largement d'ectrodactylie ou de *SHSF*, mais elle ne le savait pas. Elle ne connaissait aucun de ces noms. L'acronyme anglais *SHSF* encode discrètement les termes *Split Hand Split Foot* – « Main Fendue Pied Fendu ».) Dans certaines régions du monde, chez certains peuples, dans certains patrimoines génétiques, les doigts sont fusionnés. Dans d'autres, ce sont les orteils. Dans cette région d'Afrique centrale, ce sont les orteils qui forment un simple moignon divisé en deux. Un groupe réduit d'ancêtres avait développé cette anomalie et l'avait transmise.

1. Le « bébé d'or pur » est emprunté à « Dame Lazare », poème de Sylvia Plath paru dans le recueil posthume *Ariel* (1965). (*Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.*)

Les petits enfants semblaient indifférents à leur malformation. Leurs orteils atrophiés fonctionnaient bien. Ces enfants étaient agiles et actifs sur l'eau, et solennels sur terre. Ils faisaient avancer leurs petites barques à la perche ou à la rame de manière habile, astucieuse. Ils fixaient les anthropologues d'un air grave, mais sans grande curiosité. Ils étaient autonomes. Ils posaient au bord de leurs canoës avec une élégance naturelle, plantant fermement dans la boue leurs perches semblables à des lances. Ils ne parlaient pas beaucoup, ni dans leur propre langue ni en anglais, dont leurs aînés possédaient certains mots. Ils n'appartenaient pas à la tribu que l'équipe était venue étudier : comme ils étaient une attraction mineure, secondaire par rapport au plus long voyage, l'équipe ne resta pas longtemps avec eux et ne leur prêta pas beaucoup d'attention. Ils marquaient une étape. Mais durant les deux jours où le groupe séjourna là-bas, Jess (à ce point la benjamine de son équipe, si jeune qu'on la considérait presque comme une mascotte) observa ces petits enfants en train de se livrer à un jeu avec des pierres. C'était l'un des jeux les plus simples qui soient, une sorte de morpion, un jeu immémorial, un jeu de pierres qui datait de l'âge de pierre. Pierres rouges, pierres noires, pierres blanches, déplacées sur un carré inscrit dans la boue d'un ocre rougeâtre et durcie par le soleil. Elle n'arrivait pas à suivre les règles ni n'essaya de le faire. Elle les regardait, ces enfants tout simples, jouer sous le vaste soleil d'Afrique.

Des bulles s'élevaient de la fange des anses peu profondes, des bulles de gaz des marais venues d'un monde situé plus bas. Un paysage mouvant fait d'eau, qui libérait ses esprits à travers les algues vertes. Il y avait des îles flottantes formées par des touffes de papy-

rus ; une zone humide qui n'était ni eau ni terre. Sur les plus hautes rives, la boue se desséchait et devenait argile. Avec cette argile, les enfants avaient façonné des briques miniatures et des gobelets de la taille d'un dé à coudre. Ils les avaient disposés en un petit cercle parmi les joncs. Une toute petite fête dont les hôtes attendus étaient de tout petits esprits.

Le lendemain, alors qu'ils poursuivaient leur voyage, elle vit un bec-en-sabot. Les guides étaient contents d'avoir aperçu cet oiseau primitif, rare, unique, très ancien, bleu pastel et fort recherché par les ornithologues amateurs. Le bec-en-sabot ne représente que sa seule famille. Il a son propre genre, sa propre espèce. Peut-être est-il apparenté au pélican, mais peut-être que non. Le tourisme se frayait déjà lentement un chemin en direction du lac ; les guides pensaient que leur troupe serait contente à la vue de cet oiseau, et elle le fut. Mais Jess avait beau aimer le prestigieux bec-en-sabot, c'étaient les enfants, leurs pierres toutes simples et leurs orteils simplifiés dont elle devait se souvenir. Eux ne figuraient pas sur l'itinéraire touristique.

Ils furent son introduction au statut de mère. Elle rentra chez elle, poursuivit ses études, mais sans les oublier pour autant.

S'ils étaient proleptiques, ils étaient également prophétiques. Et elle se mit à penser, au fil du temps, qu'ils lui rappelaient un souvenir précoce, un souvenir si précoce qu'elle n'arrivait pas à le retrouver. Il était enfui, enterré, peut-être, à tout jamais. C'était un souvenir inoffensif, aussi inoffensif que l'étaient les enfants, mais il était enfui.

Elle rapporta chez elle un trésor, une pierre percée d'un trou en son milieu, une pierre de l'âge de

pierre et qui avait la capacité de faire pleuvoir. C'était une pierre des Batwa, peuple de pygmées du lac. Ces enfants avaient-ils fait partie de la famille batwa ? Elle l'ignorait, mais croyait que c'était possible.

Le territoire des Batwa avait reculé et diminué. Ils avaient trouvé refuge non dans la brousse, comme la plupart des tribus africaines déplacées, mais parmi les roseaux et dans l'eau.

Jess devait conserver cette pierre magique chez elle toute sa vie.

*

Le bébé d'or pur naquit dans un hôpital du centre de Londres, vieil établissement aujourd'hui délocalisé en banlieue. Le bâtiment dans lequel ce bébé vit le jour est à présent un hôtel moyennement coûteux pour touristes étrangers. L'un de ses salons comporte une fresque évoquant un passé médical : chirurgiens en blouse blanche et infirmières affairées. Certains hôtes la trouvent d'un goût douteux. L'odeur de désinfectant n'a pas encore été totalement chassée des boiseries.

La particularité de cette petite fille n'était pas manifeste, au début. De prime abord, elle ressemblait à n'importe quel nouveau-né. Elle avait cinq doigts à chaque main, cinq orteils à chaque pied. Jess, sa mère, était heureuse à la naissance de son premier enfant, malgré les circonstances inhabituelles, et elle l'aima dès l'instant où elle la vit. Elle n'avait pas été certaine qu'il en irait ainsi, mais elle l'aima tout de suite. Sa fille se révéla être un de ces bébés pas comme les autres. Vous les connaissez, vous les avez vus. Vous les avez vus dans les parcs, dans les supermarchés, dans les

aéroports. Ce sont les bébés heureux, et c'est parce qu'ils sont heureux que vous les remarquez. Ils sourient aux inconnus ; quand vous les regardez, leur réaction consiste à sourire. Ils sont nés comme ça, dites-vous en poursuivant votre chemin d'un air songeur.

Ils sourient dans leur poussette et dans leur landau.

Ils sourient alors même qu'ils se remettent d'une opération du cœur. Ils se réveillent de l'anesthésie et ils sourient. Ils sourient quand ils n'ont que quelques semaines, qu'ils sont de la taille d'un poulet bridé, le sternum parcouru de fil de suture, semblables à des petits paquets. J'en ai vu une, un jour, il n'y a pas si longtemps, à l'hôpital des enfants de Great Ormond Street, à Londres. Tandis qu'on me la présentait et que j'écoutais une description de son cas et de sa maladie, elle a ouvert les yeux et elle m'a regardée. Et quand elle m'a vue, elle a souri. Son premier réflexe, en voyant une inconnue, a été de sourire. C'était un petit bout de chou tout fripé aux cheveux noirs et à la frimousse vermeille, bien emmailloté comme un de ces bébés peaux-rouges couverts de bandages et douillettement installé dans son minuscule berceau. Cette enfant venait de survivre à une grave opération. Elle souriait.

J'en ai vu un dans une longue file d'attente pour l'enregistrement à l'aéroport, il y a un ou deux ans. Vous ne pouviez pas le manquer ni l'oublier. Il avait environ huit mois et sa mère le portait dans ses bras ; ses jambes potelées confortablement écartées de chaque côté des robustes hanches de sa mère, il souriait, il établissait un contact sans limite avec la foule, il tendait et agitait vers des inconnus ses menottes aux doigts agiles, il réagissait à leurs signes ou à leurs claquements de langue. Dans la queue, d'autres petits pleurnichaient, geignaient,

luttaient, harcelaient, gémissaient, en proie à l'ennui et à l'impatience, tout en agrippant leurs peluches avachies ou en traînant leurs mini-caddies en plastique rose et bleu vifs décorés de personnages de Disney ; mais celui-là rayonnait d'une joie innée. Il avait le visage large, clair, rond, marqué de fossettes et éclatant ; ses cheveux étaient un fin duvet soyeux de bébé. Il amusait la file anxieuse et interminable de voyageurs. La mère semblait fière et modeste pendant que tous louaient et admiraient son bébé. Elle était massive et quelconque, ronde de visage également : une jeune femme ordinaire, sans charme, l'archétype de la mère ordinaire, fière de son enfant comme le sont de telles mères. Mais le bébé, lui, était surnaturel dans son bonheur.

Vous ne savez pas d'où ils viennent, ni pourquoi ils ont ce don. Qui le leur confère ? Vous n'en savez rien. Nous n'en savons rien. Il n'y a pas moyen de le dire. Il émane d'une source profonde et primitive, ou du moins pouvons-nous bien le croire. Ce sont eux qui nous l'apportent.

Vous ne savez pas ce qui va leur arriver plus tard dans la vie. Un tel rayonnement ne saurait durer. C'est ce que vous vous dites en regardant leurs souriantes frimousses.

Le bébé d'or pur, né à l'hôpital St Luke de Bloomsbury, était une enfant agréable, qui ne causait de tracas à personne. Elle se collait au mamelon et tétait le sein en rythme, elle dormait paisiblement dans son berceau en respirant d'un souffle régulier, et elle faisait la joie de Jess, sa mère. Jess l'emmena dans son modeste appartement du nord de Londres, un deuxième étage qu'elle louait pour une somme très modique à un couple vivant au rez-de-chaussée de la maison, qu'elle

connaissait depuis ses toutes premières années d'études et dont elle gardait régulièrement les enfants. Bien que naturellement préoccupée par les doutes et les angoisses qui assaillent les jeunes mères, elle ressentit dès le début envers ce bébé un amour, une confiance qui la prirent quelque peu au dépourvu. Elle ne s'était pas attendue à ce que le sentiment d'être mère lui vienne si facilement. L'accouchement avait été moyennement douloureux et facilité tout du long par un peu de péthidine, mais l'attachement, lui, était venu sans effort.

Ceux d'entre vous qui sont par nature anxieux et méfiants liront ce récit comme une mise en garde, et ils auront raison. Nous, on s'inquiétait pour elle, nous, ses amies, sa génération, les autres mères qui fréquentaient la garderie de la vieille salle paroissiale du secteur. (Je ne pense pas que le terme d'« acolyte » ait été à ce moment-là emprunté au dictionnaire pour figurer dans le thésaurus sociologique.) On s'inquiétait pour elle à la boutique du coin, tout en achetant nos conserves de haricots et saucisses, nos biscuits et nos boîtes d'œufs, nos petits pots Heinz de ce que nous imaginions alors être des aliments pour bébés nourrissants et inoffensifs[1].

Elle était ce que nous appelons aujourd'hui une mère célibataire, phénomène moins répandu à l'époque que maintenant. Nous pensions qu'elle n'allait pas avoir la vie facile, même si son bébé était d'or pur.

Elle était mère célibataire, avec une carrière interrompue dont elle et nous avions supposé qu'elle la

1. L'auteur fait ici allusion au scandale survenu en 2008, après la découverte de lait frelaté dans les préparations pour nourrissons que fabriquait cette marque.

reprendrait de manière plus active quand l'enfant serait un peu plus grande. C'était le genre de carrière qu'elle pouvait poursuivre, tant bien que mal, à domicile comme sur le terrain : en lisant, en étudiant, en corrigeant des copies, en effectuant des tâches éditoriales pour une petite revue spécialisée, en donnant un ou deux cours hors faculté[1], en écrivant quelques petits articles médicaux pour des périodiques. (C'est dans ce dernier domaine qu'elle devint de plus en plus habile et, avec le temps, elle fut invitée à écrire pour la presse grand public, ce qui s'avéra plus lucratif.) Elle gardait le contact. Anthropologue de tempérament, de formation et de métier, elle réussissait à gagner modestement sa vie grâce à ces expédients et en noircissant du papier. Elle écrivait vite, avec aisance, tant à un niveau académique que de vulgarisation. Elle devint une anthropologue en chambre, confinée à son bureau, dépendante des bibliothèques. Une anthropologue urbaine, mais pas dans le sens moderne de cette expression.

On ne voyait jamais le père de l'enfant. Nous supposions que Jess savait qui c'était et où il était, mais qu'elle ne le disait pas, et personne ne savait s'il avait été informé de la naissance de sa fille. Peut-être versait-il quelque chose pour son entretien. Mais peut-être que non. Jess n'était pas une femme taciturne ni recluse, elle adorait parler, mais elle ne parlait pas de celui qui avait été et était peut-être encore l'homme de sa vie. Était-ce un étudiant comme elle, était-il marié, était-ce un professeur, était-ce un étranger retourné dans son pays d'origine ? Nous n'en savions rien.

1. Il s'agit de cours ouverts au public que dispensent des enseignants accrédités par la faculté.

Nous avions vulgairement émis l'hypothèse, avant la naissance, que le bébé serait peut-être basané. Jess avait des amis africains et comptait dans ses relations des gens au teint foncé ; de plus, nous savions qu'elle avait étudié en Afrique, ne serait-ce que brièvement. Elle en savait plus sur l'Afrique que beaucoup parmi nous, ce qui, entre nous, ne revenait pas à grand-chose. Mais l'enfant avait le teint blond et ses doux cheveux de bébé étaient de couleur claire.

Nous n'en savions pas assez sur les gènes pour savoir ce que cela signifiait, si encore cela signifiait quelque chose.

*

Jess était originaire d'une ville industrielle des Midlands et, après avoir fréquenté un lycée réputé, elle s'était inscrite en licence à la SOAS[1] par le biais d'une formation en arabe dans une université nouvelle. SOAS ! Comme ces initiales lui avaient paru magiques lorsqu'elle les avait entendues pour la première fois, à l'âge de dix-sept ans, et comme elles devaient rester captivantes, envoûtantes, même à l'aube de la vieillesse ! La SOAS, située au cœur du Bloomsbury universitaire. Elle ne savait rien de Bloomsbury ni de Londres en arrivant de son domicile provincial de l'Angleterre profonde et blanche-blanche-blanche. (À l'époque, Londres était plein de jeunes venus de province et qui ne savaient rien de Bloomsbury.) La SOAS était une mer d'aventure, d'érudition, de courants intercultu-

1. SOAS : *School of Oriental and African Studies* – « École d'études orientales et africaines ».

rels qui balayaient et chamboulaient Gordon Square, Bedford Square, Russell Square et Great Russell Street. Jess se précipita dans ses courants et nagea au gré de ses marées. Elle adora sa première année dans un foyer d'étudiantes traditionnel, elle aima plus tard la liberté que lui offrait sa chambre meublée, où elle cuisinait sur un unique réchaud à gaz et lisait au lit jusque tard dans la nuit, à la lumière de la lampe. Son bonheur était intense. Son sujet la passionnait. Comment l'avait-elle trouvé, et de manière si heureuse ? Elle menait une vie enchantée, sans aucun doute. La SOAS était fréquentée par de beaux et talentueux étrangers venus du monde entier, savants, lexicographes, dirigeants, des jeunes gens attendant de devenir chefs d'État, et Jess était libre de flâner parmi eux. C'était un lieu de rencontres, sinon exactement un melting-pot.

À l'âge de vingt ans, tandis qu'elle longeait Tottenham Court Road, rue à la fois ancienne et moderne, prenait comme raccourci l'auguste mais sympathique British Museum, restait assise au soleil dans l'herbe de l'intemporel Russell Square, assistait à un séminaire, écoutait une conférence, faisait des courses dans cette rue délabrée qu'était Marchmont Street, elle était profondément heureuse, l'imagination emplie de rêves d'avenir, de spéculations sur les pays qu'elle visiterait, les voyages qui l'attendaient, les populations qu'elle rencontrerait. On réparait enfin, très lentement, avec courage sinon toujours avec style, les dégâts causés dans Londres par les bombardements, si bien que les rues de la fin des années 1950 et du début des années 1960 étaient pleines de promesses, de changements et d'espoir.

Certains des hommes qui compteraient à l'avenir étaient des produits de la SOAS, de la LSE et d'Inner

Temple[1]. Ils avaient occupé ce kilomètre carré et demi de promotion de l'enseignement colonial et étaient désormais en train de réécrire l'Histoire. Jomo Kenyatta, Seretse Khama, Kwame Nkrumah[2]… Le puissant souvenir de leurs noms planait lourdement dans l'air de Bloomsbury et de Fleet Street, les noms importants d'animaux importants, les vedettes de la savane, les géants qui enjamberaient le monde post-colonial. Mais il y avait aussi toutes les petites gens, les étudiants indiens pleins d'esprit, les jeunes Sud-Africains immenses et ambitieux, diplômés de Rhodes ou de Cape Town, les intellectuels guyanais, les mystiques birmans, les végétaliens de l'île Maurice, les jumeaux de Jakarta, le soi-disant derviche blanc arrivé de Southport et issu de la classe moyenne ; tous unis dans l'effort humain, tous appartenant à la grande famille des Hommes. La bigarrure de l'espèce humaine faisait le bonheur de Jess, amoureuse de toutes ces populations.

Nous vivions dans un monde innocent.

Qu'entendions-nous par « innocence » ? pouvez-vous demander.

*

Quand Jess était élève à Broughborough, peu de gens avaient entendu parler de la SOAS ou même

1. Respectivement, la *London School of Economics* et la faculté de droit.

2. Jomo Kenyatta : président du Kenya (1964-1978) ; Seretse Khama : président du Botswana (1966-1980) ; Kwame Nkrumah : président du Ghana (1960-1966). Tous les trois avaient beaucoup œuvré pour l'indépendance de leur pays.